

LA  
NOUVELLE REVUE

TREIZIÈME ANNEE

---

TOME QUATRE-VINGT-TROISIÈME

**Juin-Juillet**

---

PARIS  
18, BOULEVARD MONTMARTRE, 18

---

1893

## SOMMAIRE

...

90 Comte A. WODZINSKI *Le Mariage de Marie-Clémentine Sobieska.*

...

## LE MARIAGE

DE

# MARIE-CLÉMENTINE SOBIESKA

---

Par un beau soir d'été de l'année 1718, un voyageur d'assez modeste apparence s'arrêtait à Olawa ou Olawa, petite ville de Silésie, devant la maison du capitaine commandant les cent hommes de garde dont se composait la garnison du château. Le pont-levis venait d'être baissé: la masse sombre de ses murs crénelés, flanqués de bastions, se dressait imposante et silencieuse. Bien que l'heure ne fût pas encore tardive, tout y semblait reposer déjà. Mais le voyageur se disait muni de communications importantes. Il s'appelait Jacques Murray, gentilhomme écossais au service de Sa Sainteté le pape Clément XI. Sa décision, son air d'autorité et surtout le nom vénéré du Pontife qu'il invoquait, eurent bientôt fait de vaincre les scrupules de l'officier de service. Les appels des sentinelles retentirent au milieu de la nuit, le mot de passe fut échangé, et Murray, introduit dans l'enceinte du château, n'y attendit pas longtemps les résolutions du maître de céans.

Or ce dernier n'était autre que le fils aîné du grand Sobieski et de la belle Marie-Casimire de la Grange d'Arquien. Les temps avaient changé, depuis ce jour mémorable où le roi guerrier, tombant ainsi que la foudre des cimes du Kahlenberg sur l'innombrable armée de Kara Mustapha, délivrait la capitale de l'Empire, et portait à la puissance des Osmanlis un coup dont elle devait ne plus se relever. Maintenant le héros reposait dans sa tombe; le souffle d'Azraël avait passé sur sa famille. Morte était sa compagne, cette reine altière qui, jadis sujette du grand roi, prétendait plus tard, à sa cour, avoir le pas sur la reine d'Angleterre. De ses trois fils, l'un, le plus jeune, était allé s'éteindre sous le froc d'un capucin à Rome, le second oubliait le poids et les soucis de sa dignité princière entre les bras d'une femme adorée; le troisième enfin, le prince royal Jacques, celui que, dans ses rêves ambitieux, son père destinait à perpétuer sa dynastie, vivait désormais à l'écart des agitations politiques, n'ayant, des splendeurs du passé, conservé que l'orgueil de son nom et la religion pieuse des souvenirs. Filleul de Louis XIV et de cette charmante Henriette d'Angleterre, beau-frère de l'Empereur, des rois de Portugal et d'Espagne par son mariage avec une princesse de la maison de Neubourg, il aimait à s'entourer du simulacre de l'étiquette des cours.

Mais dans cette ombre où s'enfonçait sa vieillesse, ainsi que des roses clartés d'aurore frissonnant sous les pâles nuages d'un ciel d'hiver, brillait le sourire de ses filles, « trois roses écloses sur une même tige », ainsi que s'exprimait un poète du temps.

C'est à la plus jeune d'entre elles que je me propose de consacrer ces courtes pages. C'est à elle que, par cette nuit d'été, le gentilhomme écossais apportait un doux et pressant message, et ce sont ces étranges fiançailles avec l'héritier d'une des plus

dramatiques et des plus brillantes causes qu'il nous soit donné de rencontrer dans l'histoire, qui feront l'objet de ma notice, feuillet détaché d'un véritable roman.

Et d'abord, ce royal fiancé portait un nom illustre et déjà légendaire. Il s'appelait Jacques Stuart. Le fils de Jacques II est une figure trop connue, pour que j'aie à rappeler ici ses destins. Plus modeste, mais plus originale peut-être, et plus touchante à coup sûr, me paraît la place qu'occupe la petite fille de Sobieski, dans les annales du monde. La princesse, qui portait le nom de Clémentine, en l'honneur de son auguste parrain, le pape Clément XI, achevait alors sa dix-septième année. Elle était belle. Ses yeux noirs, doux et fiers, lumineux et tendres, reflétaient cette vague rêverie slave où, comme des éclairs, s'allume par instants l'ardeur des imaginations embrasées de l'Orient. Ses lèvres, d'une sensualité qu'atténue le charme candide d'un visage à l'ovale le plus pur, promettaient les voluptés, mais aussi les émotions divines de l'amour. Sous le corsage à guimpe de la mode du temps, se devinent les trésors d'une taille arrondie et souple. Il y a dans cette figure, telle que nous la représente un portrait de l'époque, cette gracilité qui, s'alliant à la plénitude juvénile des formes, constitue un des plus irrésistibles attraitsdication et de justice: « Stuart ». D'ailleurs l'unique héritier de ces traditions, portait lui aussi sur son front la triple auréole de la beauté, de la vaillance et du malheur. Il atteignait sa trentième année. Des revers l'avaient éprouvé, sans jamais abattre ses fières espérances. D'entre les anciens défenseurs de sa cause, seul le Pape et l'Espagne de Philippe V osaient encore se prononcer ouvertement pour lui. Clément XI surtout ne cessait d'enflammer son courage et sa foi. Il lui avait cédé la principauté d'Urbino, l'entourait de tous les honneurs réservés à la majesté royale, et, jaloux de perpétuer cette race de champions infatigables de l'Église, venait le décider maintenant à unir son sort à celui de la petite-fille du libérateur de la Chrétienté. Le prétendant ne demandait qu'à se laisser convaincre. On dit qu'il portait sur lui le médaillon où se trouvait encadrée l'image de sa future fiancée. Cependant, quelles que fussent les impatiences de son cœur, il n'en fallait pas moins agir avec habileté et prudence. Ce roi sans argent, sans armée, sans empire, représentait une force morale supérieure. Déjà les échecs de l'union projetée du dernier des Stuarts, parvenus jusqu'aux oreilles de George I<sup>er</sup>, suffisaient à troubler sa quiétude et son sommeil. Jacques, ce serviteur du papisme, qui préférait renoncer à un trône qu'il aurait dû acheter au prix d'une abjuration, devait, au gré de son rival triomphant, mourir sans foyer, sans famille, sans héritier. Ne nous étonnons donc pas du mystère entourant ces négociations matrimoniales; du modeste équipage et de la condition plus modeste encore de l'ambassadeur royal. Mais tant de haine poursuivant une aussi fière infortune, un exemple si rare de courage et de vertu, joints à la jeunesse, à la beauté, à l'illustration du sang, n'étaient-ils pas de nature à enflammer l'imagination et le cœur de la descendante du dernier croisé? Aussi, combien la lecture de ce premier message amoureux devait délicieusement troubler l'âme de Clémentine.

Madame, écrivait le chevalier de Saint-Georges, les grâces incomparables de votre personne, les qualités éminentes de votre esprit et de votre cœur, m'ont depuis longtemps déjà inspiré l'admiration la plus vive. Laissez-moi espérer que vous ne repousserez pas celui qui jure désormais de ne plus aimer que vous. Mon suprême désir est de vous voir heureuse. Vos vertus attireront la bénédiction divine sur la justesse et le bon droit de ma cause; elles me vaudront aussi un redoublement d'affection et d'ardeur de la part de mes sujets. Plaise à Dieu que ces sentiments de confiance et d'allégresse, qui emplissent à cette heure mon âme, deviennent le gage d'une prospérité à laquelle il

me sera donné de pouvoir vous associer.

Chaque époque a son langage. Les amoureux de cette fin de siècle, si haut placés qu'ils soient, n'ont plus coutume, je le sais, de donner à leur déclaration des allures de madrigal. Mais ces aveux ampoulés, qui nous font sourire aujourd'hui, inspiraient alors de belles et douces émotions. Les mots seuls ont changé, l'amour reste le même.

En réponse à ces ouvertures, Clémentine, heureuse de faire accorder son inclination personnelle avec les visées ambitieuses de ses parents, confia à Murray une lettre que ce dernier devait remettre entre les mains de celui qu'elle considérait déjà comme son fiancé. Le gentilhomme écossais quitta Olaw pour y revenir six semaines après, muni d'une nouvelle missive de son roi. Elle était datée d'Urbino et conçue en des termes plus passionnés encore.

Cette fois, le Prétendant est au comble du ravissement.

Puissent ces quelques lignes, dit-il, vous dépeindre les émotions que je dus éprouver à la lecture des lignes, où vous daigniez me donner l'assurance de mon bonheur. Hélas! ce bonheur ne sera parfait que le jour où je pourrai enfin vous voir âmes côtés. Ne retardez pas, île grâce, cet instant si ardemment désiré. Achevez l'œuvre d'où découlera la félicité de mon existence. Je supplie non seulement Votre Altesse Royale de consentir à un voyage, dont l'unique but est de pouvoir nous rapprocher l'un de l'autre, mais je la conjure d'en faire hâter les apprêts. Cette preuve d'un doux empressement parviendra seule à mitiger les tourments qu'endure aujourd'hui un cœur qui s'est éternellement voué à votre service et à voire amour. Pardonnez-moi la sincérité de ces accents, ils proviennent de l'impatiente tendresse de mon affection. En vous conformant à mes prières, vous vous rendrez en même temps, pour toujours, maîtresse de ma volonté.

Et l'on céda à l'impatiente tendresse du royal amoureux. Puisqu'il ne pouvait lui-même entreprendre le voyage d'Olaw, sa fiancée irait elle-même l'attendre à Bologne. Un des confidents les plus intimes du prince, le baron de Hays, ferait escorte à la future reine. Jacques n'exige ni trésors, ni suite fastueuse, ni riches atours; une simple robe blanche « ornerait la grâce » de celle qu'il appelait « la consolation de ses maux, le rayon céleste éclairant désormais les ombres de sa route ». Comment résister à d'aussi touchants appels. Marie-Clémentine, accompagnée de sa mère, entreprit le périlleux voyage. Hélas! notre vie n'est qu'une série de morts partielles, en attendant l'heure dernière du passage suprême. Cette jeune princesse, abandonnant les lieux où elle avait vu le jour, mourait pour tout ce qui jusqu'alors avait fait son insouciance et sa joie: pour ce château, abri de son enfance, pour ces sites connus où s'étaient si longtemps fixés ses regards, pour son père qui la serrait une dernière fois entre ses bras, pour toute sa famille en un mot dont elle se détachait semblable à la feuille du rameau, emportée par le souffle mystérieux de ses destinées. Et c'est l'inconscience du cœur humain, l'ignorance où nous vivons des arrêts du sort, qui font l'étrangeté, en même temps que la tragédie de nos destins. A l'heure où tant de choses et d'êtres si chers allaient pour toujours se dérober à sa vue, l'âme de Clémentine s'envolait radieuse vers ces horizons nouveaux qu'irradiaient de trompeurs mais infinis espoirs.

Les deux princesses voyageaient sous un nom d'emprunt. D'ailleurs elles avaient pris soin d'éviter Vienne, pensant ainsi pouvoir échapper la vigilance ombrageuse de l'Empereur. Mais quelles que fussent les précautions dont elles cherchaient à s'entourer,

la police secrète de George Pr eut bientôt vent de l'affaire. L'allié de l'Autriche exigeade l'Empereur qu'il agît avec la dernière rigueur. Nos voyageuses heureusement parvenues à Insprück, espéraient de là, sans encombre, gagner la frontière italienne, lorsqu'elles se virent soudain arrêtées et gardées à vue. Léopold leur signifiait qu'elles eussent à renoncer à leurs projets, sous peine d'encourir son entière disgrâce. L'orgueil, la constance du cœur, le respect de la foi jurée, toutes ces qualités que lui avait transmises son grand aïeul, se réveillèrent alors dans l'âme de cette enfant. Dès ce jour commença pour elle une vie d'abnégation et de devoir. Elle déclara qu'ayant librement engagé sa foi et promis sa main, nulle menace, voire même nulle violence, ne parviendraient à la détourner de ses desseins. De nombreux courriers sillonnèrent alors les routes qui menaient de Vienne à à Insprück et d'Insprück à Rome. Tout fut mis en œuvre pour obtenir le consentement de l'Empereur au mariage de sa nièce. Le Prétendant, le Pape, intervinrent tour à tour, Clément XI invoquait les droits de sa filleule, confirmés par l'expression de la volonté paternelle, Léopold ne se laissa pas fléchir. Le séjour d'Insprück, transformé en véritable prison, se prolongea ainsi pour les princesses durant l'automne et l'hiver entier. L'inquiétude, l'abandon, presque la pauvreté les frappaient sans affaiblir leur courage. Une correspondance suivie, dont les émissaires impériaux et anglais ne parvenaient pas à se saisir, s'était établie entre les fiancés. Jacques consolait Clémentine et exaltait les sentiments de fierté et d'audace dans l'âme de la future reine.

Je vous laisse à penser, dit-il, de quel coup est venue me frapper la nouvelle de votre détention. Il ne nous convient pas de nous répandre en récriminations stériles contre le destin. Je les juge indignes de vous et de moi, incapables d'ailleurs d'apporter un remède aux maux qui nous affligent. Toutefois, qu'il me soit permis de tirer un enseignement de la situation présente. Voici que l'on nous a fourni l'occasion de prouver à la face du monde combien nous sommes dignes l'un de l'autre. Montrons-le par notre persévérance, par notre constance inflexible, et nous briserons les obstacles que la jalousie et la méchanceté des hommes suscitent sur la voie de notre bonheur. Nos cœurs ont été créés pour s'aimer. Les lois divines et humaines se prononcent pour la justice de notre cause. Notre pusillanimité seule pourrait dissoudre les liens dont il a plu au Tout-Puissant de nous unir. Je conjure Votre Altesse de ne point fléchir. Ne vous laissez pas amener à consentir à un retour: la plus légère défaillance suffirait à nous faire perdre ce que nous avons pu gagner jusqu'à cette heure. Votre courage, votre obstination, si j'ose m'exprimer ainsi, nous permettront de vaincre les forces contraires du destin. Hélas! pourquoi faut-il que tout le poids de cette situation pleine de tristesse retombe sur vous. Si vous jugiez ma présence nécessaire, faites un signe, et j'aurais des ailes pour vous rejoindre. Il n'existe ni dangers, ni fatigues pour moi, dès qu'il s'agit de vous servir. Je préférerais mille fois partager vos chaînes que de régner, ne fût-ce qu'un seul jour, sans vous.

Ces exhortations ne trouvaient qu'une âme trop bien préparée à les entendre. Clémentine avait déjà fait le sacrifice de sa vie. Avant que d'échanger les serments sacrés au pied des autels, elle appartenait à l'élu de son cœur, par la seule force de son inclination et le respect de la parole donnée.

Les lettres de Votre Majesté, répond-elle aussitôt, me sont d'une grande consolation au milieu de mes épreuves. On nous retient ici au mépris de tous les droits, mais j'espère que Dieu ne laissera pas à la malignité des hommes le plaisir de nous persécuter longtemps. Ayez confiance, Sire. N'allez pas surtout vous exposer pour moi à d'inutiles

dangers. Je sais trop que je lutte pour mon bonheur et pour mon honneur à la fois. Soyez donc assuré de ma constance. La princesse ma mère se montre inaccessible aux menaces. Je suivrai donc les exemples de courage et de fermeté qui me sont un héritage de famille. A leur défaut, mon cœur suffirait à me les inspirer lui-même. Quoi qu'il advienne, je jure de ne jamais appartenir à nul autre qu'à Votre Majesté.

Sûr de l'amour et du concours aveugle de sa fiancée, le Prétendant résolut alors de hâter l'exécution d'un projet longuement combiné d'avance. Le moyen paraissait hardi; il ne s'agissait de rien moins que de décider la princesse à s'échapper de sa prison, à traverser le Tyrol, ainsi qu'une partie de l'Italie, à l'abri d'un déguisement, pour venir enfin rejoindre son futur époux à la frontière des États-Pontificaux. Le plan de l'évasion fut d'abord soumis à l'approbation des parents de la jeune princesse. Faut-il s'étonner s'ils l'accueillirent avec de justes appréhensions? C'était non seulement exposer leur fille chérie à des aventures périlleuses, la livrer seule, à un âge aussi tendre, à des mains étrangères; c'était encore s'attirer le courroux de l'Empereur, se voir, sur leurs vieux jours, réduits à reprendre le chemin de l'exil. Clémentine seule, respectueuse et soumise, mais prête pour sa part à tout entreprendre et à tout oser, déclarait que de la fierté de leur décision dépendait le sort de ses espérances.

Devant cette résignation filiale, jointe à tant de courage et à tant d'amour, éblouis peut-être par les splendides destinées que l'avenir semblait réserver à leur enfant, les parents de la princesse imposèrent enfin silence à leurs craintes. Clément XI, dont les démarches auprès de l'Empereur étaient demeurées sans résultat, trancha le différend; et il le fit en faveur de la voix du cœur et de la liberté. Ses lettres éloquentes, persuasives, presque impérieuses, fixèrent définitivement la balance du côté de l'amour.

En même temps qu'il s'adressait aux parents de Clémentine, les déliant de leurs scrupules, le Souverain Pontife reconfortait l'esprit de sa filleule elle-même. Il lui représente la sainteté de ses devoirs, la grandeur de la cause que Dieu l'a appelée à défendre, ce qu'il en doit découler de bienfaits pour la gloire de l'Eglise, et termine enfin par ces énergiques paroles: « Que Votre Altesse Royale sache que nous ne cesserons de la soutenir dans cette entreprise, et de nos prières, et de notre autorité, et du zèle de tous nos efforts. Ainsi l'exigent de nous les services incomparables du roi d'Angleterre, non moins que la gloire et les mérites de votre illustre aïeul, le roi Jean d'immortelle mémoire. »

C'est alors que, résignée aux sacrifices imposés à sa tendresse filiale, aux hasards de la fuite, à la rébellion ouverte aux ordres de l'Empereur, Clémentine—j'ai dit plus haut qu'elle était poète—composa les distiques latins dont je donne ici la traduction un peu libre à mes lectrices:

César veut que je reste au foyer paternel,  
Mais l'amour me saisit et me guide à l'autel.  
En vain, nous voudrions obéir à deux maîtres,  
Seul l'amour triomphant s'empare de nos êtres.  
Car quelque grand que soit leur empire à tous deux,  
C'est l'amour, non César, qui dirige mes vœux (i).

Mais voici que la Providence semble vouloir avertir notre héroïne que bien illusoires et bien décevantes sont les espérances échafaudées par les ambitions des hommes. Voici

que cet amour, dont l'empire est plus puissant que celui de César, est mis luimême en question, voici qu'on voudrait la faire douter de la sincérité de ce prince, au-devant duquel la poussent à la fois l'entraînement des sens et la conscience du devoir. Ce prince l'abandonne, au moment où elle s'apprête à tout risquer pour parvenir jusqu'à lui. Il lui a juré qu'il préférerait mille fois partager ses chaînes, plutôt que de régner, ne fût-ce qu'un seul jour, sans elle; or maintenant, pour atteindre ce sceptre, brillant en un décevant mirage à l'horizon, le voilà qui se lance seul, en de nouvelles aventures. C'était le temps où l'Espagne, gouvernée par l'ambitieux Albéroni, envoyait une seconde Armada à la conquête de l'Angleterre. Jacques avait pris part à une première expédition, tristement terminée par la défaite de la flotte du roi catholique, en vue du cap Passaro. Ces revers n'abattirent point la fierté de l'émule sans génie des Richelieu et des Mazarin. Il faisait de nouveau appel au courage de Stuart, et Stuart répondait à l'appel. Tendre et pauvre Clémentine! n'était-ce point assez pour elle, de voir son fiancé traverser l'Océan, de trembler désormais pour ses jours et pour sa gloire: des ennemis, ou des traîtres, lui soufflaient à l'oreille que le prétendant avait cessé de l'aimer. Ce voyage d'Espagne, disait-on, équivalait à un abandon. Une autre qu'elle, occupait le cœur volage de Jacques. On allait même jusqu'à lui nommer sa rivale. Elle appartenait à l'illustre maison patricienne des Caprari de Bologne.

(i) Me jubet ad Patrios Caesar reraanere Pcnates,  
Ast amor ad sponsum me jubet ire meum.  
Quid faciam? frustra est dominis servire dnobus.  
Quis viucet? Vincens omnia, vincat amor:  
Scilicet imperio quamvis sit magnus uterque  
Hic tainen iniperium Cacsare majus liabet.

Ce fut en cet état d'esprit, en proie à ces perplexités, à ces angoisses, en plein combat de son cœur, contre son orgueil de femme, que vint la surprendre une lettre de son royal amant, la plus longue de celles qui nous ont été transmises. Ah! combien Clémentine se trouvait vengée et consolée de ses doutes. Jacques se montrait plus passionné et plus confiant que jamais. Il maudit les nécessités politiques retardant cet hymen, « au flambeau duquel doit s'allumer la félicité de sa vie ». Il abandonne même le style cérémonieux qui lui est cher, pour ne plus prodiguer à sa fiancée d'autres titres que ceux de « douce et tendre Clémentine ».

Hélas! quelle triste, quelle cruelle nouvelle je me vois contraint de vous apprendre! Comment vous expliquerai-je ces fatales conjonctures? C'est à l'heure où le prince royal, votre père, me donne la preuve la plus haute de son amitié et de sa confiance, c'est alors que, comblant mes vœux les plus chers, vous vous disposez à affronter un long et périlleux voyage, que je me vois forcé de m'éloigner moi-même. Appelé par d'impérieuses circonstances vers des rives lointaines, j'encours peut-être à vos yeux le reproche de trahison et d'abandon. Je vous en conjure, ma chère Clémentine, faites appel à tout votre courage; écoutez-moi avec patience. Me perdrais-je en de vaines digressions politiques? Vous me croirez, j'en suis convaincu, lorsque je vous aurai dit qu'il me faut obéir à des lois, auxquelles je ne pourrais me soustraire, sans paraître vouloir désertir ma cause. Oui, je le répète, mon amour pour vous ne connaît pas de bornes; mais plus je vous aime, plus je dois aussi me montrer digne de vous. Je me rends là où m'appelle le devoir. Mon fidèle Murray vous attendra à la frontière des États pontificaux. C'est lui qui aura l'honneur de vous épouser en mon nom. La procuration



qui accompagnera cet acte solennel a pour but d'assurer votre fortune, en quelque cas extrême que je puisse me trouver. Acceptez, en guise d'anneau de fiançailles, la bague que portait le roi Jacques II, mou père, au jour de son mariage.

Je passe sous silence les recommandations minutieuses que le prétendant adresse à sa fiancée. Il faut me borner à en indiquer quelques détails. La princesse descendra à Rome, soit au palais des Stuarts (Sanct'Apostoli), soit au couvent des Ursulines, où il lui sera plus facile d'échapper à l'étiquette et au cérémonial de cour. Les dames d'honneur de la future reine sont désignées. À leur tête figurent les noms de la duchesse de Mor, de la comtesse de Nethsdail, de madame de Hay. Messieurs de Wogan, Murray, et les personnes qu'ils jugeront dignes d'être associées à leur entreprise, veilleront à la sécurité de la princesse, durant son voyage.

Enfin, conclut le roi:

Il ne me reste plus qu'à vous assurer une fois encore de tout mon amour et à vous recommander cette divine Providence, entre les mains de laquelle je remets notre sort avec confiance. Vos vertus, votre candeur, m'attireront, j'en ai le ferme espoir, les bénédictions du ciel que n'auraient su se concilier mes humbles mérites. En quelque lieu que je me trouve, sachez que je vous appartiens sans retour. Votre constance sera ma consolation suprême. Que ma fidélité vous soutienne, en échange, au milieu de vos résolutions. Vous posséder un jour, constitue désormais mon seul bonheur. Sans vous, sceptre et couronne ne me sembleraient plus qu'un fardeau. Le devoir nie commande de les reconquérir, mais ils n'auront de valeur à mes yeux, qu'autant qu'il me sera donné de les partager avec vous. Pardonnez à l'expansion d'un cœur qui ne respire que pour vous, qui n'aime que vous, et qui ne trouvera plus de repos et de joie qu'à vos pieds. Le navire m'emporte dans une heure d'ici. Encore une fois adieu. Rendez-vous le plu\* tôt possible à Rome, confiante dans le dévouement et l'ardeur infinis de mon amour.

De pareils accents déchiraient l'âme la plus insensible: comment dos lors n'eussent-ils pas embrasé un cœur si jeune, si tendre, si généreux, un cœur qui ne demandait qu'à croire et qu'à aimer! Marie-Clémentine se vit affranchie de ses hésitations, de ses perplexités, des mauvaises pensées qui l'avaient assaillie. Elle ajoutait foi à cette parole passionnée et fière, et, dût-elle n'éprouver de l'avenir que désillusions et que mécomptes, elle préférerait se voir trahie, que de trahir elle-même. D'ailleurs tout était prêt pour mettre le projet de fuite à exécution. Le Prétendant y avait travaillé depuis plus de six mois. Ses émissaires parcouraient la France et l'Allemagne en quête de *bravi*, sur l'adresse, le sangfroid et la discrétion desquels on eût pu compter, même en face de la mort. Ce fut à Wogan que le prince confia la direction de l'entreprise. Le régiment du Royal-Irlandais, alors en garnison à Schletstadt, lui fournit les hommes dont les qualités et le dévouement se mesuraient à la hauteur de la tâche proposée. Le major Gavdon, les capitaines Toul et Misset, Mitchell, un des valets de chambre du roi, formaient le noyau de la petite troupe. Et, comme il convient de toujours chercher la femme, dans les choses concernant l'amour, M<sup>o</sup> Misset, ainsi qu'une servante flamande du nom de Jeanne, se joignirent à nos conjurés. Tous étaient pleins d'ardeur, brûlants d'enthousiasme et d'audace. Wogan seul, qui ne voulait rien laisser au hasard ou à la fortune, de ce qu'il eût pu s'assurer par la prudence, ou la ruse, modérait leur impatience. Afin de mieux couvrir sa responsabilité, et peut-être aussi, celle de son maître, en cas d'insuccès, il se fit délivrer une procuration, par laquelle le prince Jacques Sobieski autorisait sa fille à aller secrètement rejoindre son époux, sous la sauvegarde

des personnes choisies et désignées par lui. Muni de cette pièce, il quitta Schletstadt vers les premiers jours du mois d'avril (1719). Le major Gaydon voyageait avec M<sup>me</sup> Misset, sous le nom du comte et de la comtesse de Cermesse; la Flamande Jeanne se faisait passer pour la sœur de la comtesse: Toul et Misset suivaient de près, travestis en marchands italiens. Quant à Wogan, il remplissait l'office de fourrier: c'est lui qui traçait l'itinéraire, désignait les étapes où *les six* arrivaient au complet vers le soir, chacun de son côté et n'ayant jamais l'air de se reconnaître.

C'est ainsi qu'ils parvinrent à Inspruck, le 25 avril au matin. Là les attendait un gentilhomme français, du nom de Châteaudoux, attaché depuis de longues années au service de la famille Sobieski. Les princesses furent prévenues; l'enlèvement fixé au lendemain soir 26 avril, quand soudain la mère de la princesse demanda le délai d'un jour. Prête à se séparer de son enfant, elle sentait toutefois son courage faiblir, comme si les pressentiments de son cœur maternel lui eussent révélé qu'il ne lui serait plus donné de la revoir. On souscrivit à ce vœu assez légitime: puis la petite troupe se sépara. Tandis que le capitaine Misset, suivi de Mitchell, remontait le col du Brenner, jusqu'au bourg qui porte ce nom, Wogan et ses compagnons s'installaient à proximité de la demeure des princesses.

Le château qui servait de prison aux fugitives s'élevait à gauche du pont reliant les deux rives de l'Inn. En face, sur la rive opposée, fort étroite en cet endroit, l'auberge de *YAgneaa(TOr*, fréquentée par les rouliers et les marchands en destination d'Italie, eut l'honneur d'inscrire les noms et prénoms du comte de Cermesse, ceux de sa femme et de sa prétendue belle-sœur, au nombre de ses hôtes. Maintenant, on instruisit la Flamande du rôle important qu'elle était appelée à jouer. Il s'agissait de délivrer une jeune orpheline tyrannisée par un oncle de comédie. Cet Harpagon s'était mis en tête de marier sa pupille à quelque septuagénaire quinteux de son espèce. Or l'infortunée aimait le capitaine Toul, qui accourait enfin, résolu de l'arracher à ce joug barbare. Le sort de l'entreprise, l'avenir et le bonheur des amoureux, dépendaient aujourd'hui du bon vouloir de Jeanne. Introduite dans la demeure du vieil avare, elle se glisserait jusqu'à l'appartement de la jeune fille, s'y tiendrait enfermée en attendant; et déjà Châteaudoux se trouvait de retour. La jeune princesse était prête. Plus une minute à perdre désormais. Vite on courut chercher Jeanne à l'hôtel. L'envelopper d'un ample manteau de damas de soie fut l'affaire d'une seconde; puis on se dirigea vers la prison. Comme si le ciel lui-même eût favorisé cette évasion, les nuées neigeuses, suspendues jusque-là dans les airs, s'abattirent en épais tourbillons, enveloppant bientôt la ville d'un large linceul. Les gardes postés aux abords du château se mirent en devoir de chercher un abri moins exposé aux rafales que celui de leurs guérites. D'ailleurs les conjurés avaient pris leurs mesures pour que la porte principale demeurât libre. Au cas, cependant, où la chaîne de sûreté se fût trouvée tendue comme de coutume, la princesse devait s'évader au moyen d'une échelle, apposée à l'une des fenêtres de ses appartements. Frémissante d'inquiétude et d'émotion, elle voulut s'assurer plusieurs fois elle-même que les issues restaient encore ouvertes à ses pas. Toutefois, une parole irréfléchie faillit, au moment le plus décisif, compromettre le sort de l'entreprise. Châteaudoux prononça le mot d'« *Altesse Royale*». C'en fut assez pour inspirer de subites terreurs à la naïve Flamande. Jeanne déclara que, prête à jouer le rôle d'une jeune fille de bonne condition bourgeoise, voire même celui d'une demoiselle noble de qualité, elle ne consentirait jamais à usurper, ne fût-ce que pour un jour, les titres d'une princesse de sang royal. Son

imagination alarmée lui faisait entrevoir gibets, cordes, sombres cachots. Elle tenait à ses cheveux blonds, à ses yeux bleus, dont on lui avait garanti l'entière et tranquille possession. Mais Wogan, qui devait attendre la princesse à la première arche du pont, glissa fort à propos une bourse bien garnie entre les mains de la donzelle. Son poids lui fit envisager sous un jour moins sombre la perspective des dangers à courir: d'ailleurs, Châteaudoux la poussait droit devant elle, sans même lui laisser le temps de la réflexion. Elle se trouva bientôt dans la cour du château, à demi morte de peur, mais forcément résignée à son malheureux sort. Ce fut une scène saisissante: on jeta sur les épaules de la princesse la pelisse toute mouillée de neige que venait de quitter Jeanne. La mère et la fille se tinrent étroitement embrassées. Dans ce silence solennel, on ne distinguait que leurs soupirs et les sanglots comprimés de Châteaudoux. La vue de cette enfant royale, livrée à l'inconnu, dépassait la mesure du courage qu'il fallait attendre de son attachement. Encore un bai « Il nous sembla, s'écrie le major Gaydon, assister à toutes les terreurs de la mort. » Le mal finit heureusement par la peur. Un peu d'eau, puisée à la source voisine, dont on immergea les tempes et le visage de la princesse, suffit pour lui faire retrouver ses sens. Depuis, comme pour racheter cet instant de faiblesse, elle se montra pleine d'entrain et de gaîté. Lorsque, côtoyant les abîmes, la lourde berline se balançait cahotée sur la route pierreuse, aux cris de frayeur poussés alors par M<sup>me</sup> Misset, la jeune princesse répondait par des rires, qui ne tardaient pas à se communiquer à son assistance. Nulle mésaventure ne parvenait plus à altérer sa joyeuse humeur. Ainsi, M<sup>o</sup> la margrave de Bade, précédant nos voyageurs de quelques étapes sur la route d'Italie, les auberges se trouvaient partout mises à sac par les gros appétits des réîtres allemands. Une miché de pain, un broc de lait, c'est tout ce qu'on pouvait servir aux repas de la future reine des trois couronnes réunies. En revanche, on filait sans encombre. Quinze milles franchis le premier jour, douze le second, sans jamais se départir des mesures de précaution qu'exigeait la prudence voulue. Parvenus à la petite ville de Wilsch-Milk, Toul et Misset se détachèrent de leurs compagnons, afin de prendre langue avec les courriers et les voyageurs d'Inspruck. L'un d'eux, en cas de moindre alarme, devait rejoindre les voyageurs et les avertir du danger, l'autre, retarder à tout prix la poursuite des sbires lancés sur les traces de la princesse. Le hasard voulut qu'ils rencontrassent deux lansquenets menant fort grand bruit à l'auberge du lieu. Aussitôt nos hommes de lier connaissance avec ces fils de Mars. Jeu d'osselets, fréquentes et amples rasades, firent si bien que nos gens d'armes en oublièrent leur mission, et roulèrent qui sur les bancs, qui sous la table, pour ne plus se réveiller qu'au lendemain. Entre temps la berline de Schletstadt continuait sa route. Mais tout a une fin en ce monde. Les plus solides berlines elles-mêmes se ressentent des lieues parcourues, comme nous autres, simples mortels, du poids et du nombre des années. Par une ironie singulière du sort, ce fut juste au moment où Wogan énumérait à la princesse les qualités exceptionnelles du vénérable véhicule, que son essieu se brisa au milieu du chemin, voulant sans doute ainsi nous donner un exemple de la fragilité des choses d'ici-bas. On se trouvait sur cette belle route qui mène de Roveredo à Alla. C'était au matin; les neiges d'Inspruck avaient disparu; la nature se parait de toutes les splendeurs cloches sonnèrent, le cardinal-légat vint, en grande pompe, saluer la filleule de son souverain. Clémentine allait désormais s'initier à ses devoirs de reine. Pourtant, il restait dans son cœur une petite place de curiosité ou de jalousie féminine. N'est-ce pas à Bologne que s'élevait le palais de la famille Caprara? La princesse exprima le désir de visiter cette demeure en l'absence de ses maîtres. Et, tandis que le majordome, confondu

en ses formules italiennes d'adulation et d'hommage, cherchait à l'éblouir par l'éclat des richesses étalées à ses yeux, la profusion de la vaisselle d'or, la diversité d'inestimables œuvres d'art; peintures et statues, trophées conquis jadis sur les infidèles à la bataille de Lépante, armes incrustées de pierreries; souvenirs précieux, dignes, pensait-il, de susciter l'admiration de la petitefille du héros de Vienne; celle-ci, insensible à ces beaux discours, ne semblait pouvoir détacher son regard du portrait en pied de la belle donna Gaprara. Une vive rougeur se répandit sur ses traits, à la grande surprise des assistants, qui tous, sauf Wogan peut-être, ignoraient le motif de cette émotion. Mais de plus graves pensées s'imposaient à son esprit.

Murray, ainsi qu'il en avait reçu l'ordre, épousa la princesse au nom de son maître. La bénédiction nuptiale leur fut donnée par le cardinal Origo, légat de Bologne. Comme s'était jadis poétiquement exprimé son fiancé, une simple robe blanche lui servit de parure de noce. Dès ce jour, le Pape l'appela du titre de Majesté. Il fit, en son honneur, frapper une médaille qui nous la représente sous les traits d'une déesse conduisant un quadrigue, avec l'inscription suivante en exergue: *Causant fortunamque sequor.*

Et sous les cloîtres silencieux des Ursulines, la reine attendit le retour de son époux. Déjà se manifestait chez elle cette ardente piété, qui devait, quelques années plus tard, lui valoir le renom de sainte. Ces pratiques religieuses, ce renoncement absolu à toutes les vanités d'ici-bas, altérèrent le bonheur de sa vie conjugale. Jacques, « qui aimait infiniment cette princesse », nous dit le duc d'Ormond dans ses mémoires, se montrait jaloux de cette part d'amour que détournait son Dieu. Il revint d'Espagne, déçu mais non brisé dans sa foi. Clémentine lui donna deux fils. L'aîné fut cet étrange Charles-Edouard, dont la fortune et la couronne sombrèrent à l'échauffurée de Culloden, l'autre, le duc d'York, cardinal de la Sainte Eglise Romaine. Avec eux s'éteignit la descendance mâle des Stuarts. L'éducation de ces deux princes provoqua de graves sujets de dissentiments entre les époux. Le prétendant penchait à les faire instruire selon les rites de la religion anglicane; seule la reine se refusa à cette apostasie. Plutôt que de consentir à ce qu'elle considérait comme la perte de l'âme et du salut de ses enfants, on la vit se retirer dans la cellule d'un cloître. Ses prières assurèrent du moins le triomphe de ses convictions. Elle mourut à la fleur de l'âge, le 18 janvier 1735.

Dix-sept années s'étaient écoulées depuis le soir de son évasion d'Inspruck. La vie ne lui avait tenu aucune de ses splendides promesses. Un cloître romain au lieu du palais de Windsor, des épines de déceptions de tous genres, en guise de fleurons de sa triple couronne. Tournée désormais vers les choses éternelles, elle avait demandé à ce qu'on l'ensevelit sous le blanc habit des Dominicaines. Mais on ne la laissa pas reposer en cette humilité des servantes du Seigneur. Sa dépouille fut revêtue du manteau de pourpre; son front refroidi fut ceint d'un diadème; on lui mit le sceptre dans une main, la pomme d'or dans l'autre, et c'est en cet appareil de pompes royales qu'elle dort son dernier sommeil. Les destinées de sa race s'accomplirent: quelques années plus tard, le nom retentissant des Sobieski avait disparu de la surface de la terre.

Comte A. WODZINSKI.